

Qu'est-ce qui presse ?

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **53 (1915)**

Heft 42

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-211584>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Jeannette Pétairu, que l'ouëssâi ronfliâ. Sè dèvite à tsavon, que la tsemise, et l'allâve cambâ pè lo pî dau lhi po arrevâ à la parâ quand... lài vint on autre idée. Sè revîre, va vè lo bri et sè met à brecî quemet po fère eindroumi lo bouïbo, ein tsanteint, asse dâo que pouâve, quand bin l'avâi dâi renaille amon la guier-guïetta:

Nono!
Petit poupon qui fait nono
Dans son berceau!
Sa maman viendra bientôt
Lui apporter du gâteau!
Son papa viendra demain
Lui apporter du bon pain!

Et dinse bin d'âi iâdzo à la felâie. A n'on certain momeint, ie l'ouît la Jeannette que socliâve moins épais et que se verîve.

— Ah! l'i dza quie, que lài fâ. Bin bon sou que t'i! Qu'ète oncora que cliâu manâire.

— Te lo vâi. Su arrevâ l'a dza grand teimps, omète duve z'hâore. Lo mousse fasâi état de mouettâ, adan, po ne pas tè reveillî, mè su levâ tot plian, et pu ie breïnno lo bri po lo reindroumi.

Adan, vo z'arâi falu oude la Jeannette: — Quaise-tè, tsaravodta de dzanliâ! Lo petit que dor dè coâte mè du hier a né!...

La fin l'è trau granta. A six hâore dau matin, quatre mâi et tràî senanne aprî, la Jeannette Pétairu teimpêtâve adî.

Lo Lucien l'è vegnâi tot sor.

MARC A LOUIS.

M. X, banquier à son employé: Vos chiffres sont bien mal faits, regardez-moi ce 3, tout le monde le prendrait pour un 5.

Le commis. — Mais Monsieur, c'est bien un 5.

Le banquier. — Tiens! j'aurais juré que c'était un 3.

POUR LA SUISSE!

Qui donc se souvient encore du Père Grize, le vieux chansonnier de Villars-Burquin, qui s'en allait de ville en ville, de village en village, dans le canton, colportant ses chansons, inspirées par les événements du jour? Si la forme n'en était pas impeccable, du moins, ces chansons de rue ne manquaient parfois ni d'originalité ni de piquant.

Monté sur un « tabouret », au coin des places, le père Grize chantait ses chansons aux passants, dont le cercle allait bientôt grossissant. Les uns applaudissaient bruyamment le chanteur et la chanson, interprètes de leurs sentiments; les autres, après un moment, relevaient le col de leur habit et s'esquivaient sans bruit, la tête basse, pour échapper aux quolibets qui les guettaient.

C'est bien vieux, bien vieux tout, cela; ça se passait entre 1840 et 1860.

Voici une de ces chansons, intitulée: *Chanson analogue au présent. Pour la Suisse!* (Air connu). Or, pour vieille qu'elle soit, cette chanson n'en est encore pas trop mal « analogue » au temps où nous sommes. Jugez-en!

Tous mes vœux sont pour ma patrie;
Pour elle aussi sont tous mes chants.
Inspire-moi, terre chérie,
Des sons vrais, simples et touchants.
Oh! nous tous, compagnons et frères;
Que ces beaux jours ont réunis,
Fiers du souvenir de nos pères,
Soyons Suisses, soyons unis.

Souvenons-nous bien que nous sommes
Les compatriotes de Tell,
Les descendants des vaillants hommes,
Dignes d'un honneur immortel.
Ah! d'une origine si belle,
Sentons toujours, sentons le prix,
Que notre cœur y soit fidèle,
Soyons Suisses, soyons unis.

Mœurs antiques et respectables;
Des anciens Suisses, nos aïeux;
Puissent vos traits ineffaçables,
Revivre au cœur de nos neveux;
Et s'il est vrai que l'Helvétie,
De la vertu soit le pays,
Enfants d'une même patrie,
Soyons Suisses, soyons unis.

Que tous les cantons de la Suisse
Ne forment plus qu'un seul canton;
Que la cocarde les unisse
Et leur donne à tous un seul nom.
Devant ce nom de l'Helvétie,
Les autres n'auront plus de prix:
Enfants de la même patrie,
Soyons Suisses, soyons unis.

FRANÇOIS GRIZE, de Villars-Burquin.

Qu'est-ce qui presse? — Le régent d'une commune du Gros-de-Vaud demandait, depuis très longtemps déjà, à l'autorité municipale, de bien vouloir faire construire une étable à pores, désirant engraisser annuellement un de ces animaux. Ne voyant venir aucune réponse de la Municipalité, ce régent s'adresse au Président du Conseil général, qui, plus empressé, court chez le syndic, à qui il adresse d'assez vives observations à ce sujet.

Le syndic, qui ne veut pas passer pour un négligent, lui répond:

— Mêlez-vous de ce qui vous regarde. Quand le cochon sera là, on fera le « buaton ».

LA FEMME FIN DE SIÈCLE

Vous allez bondir. Mesdames! Bondissez! Il y a de quoi. Voyez donc ce qu'un impudent chroniqueur a osé écrire de vous, en 1896. De vous, n'est pas juste, en somme, car c'est de la femme fin XIX^e siècle qu'il s'agit; de celle-là, seulement. En reste-t-il encore? Oh! ma foi, s'il en reste, tant pis! Elles doivent être, d'ailleurs, aujourd'hui, si tellement — comme on dit ici — plus jeunes qu'alors, qu'il n'est plus possible de les reconnaître.

Or ce monstre d'homme, frappé d'archaïsme, toqué de bon vieux temps, écrivait ceci:

« C'est de la femme d'aujourd'hui, c'est-à-dire fin XIX^e siècle — dont nous allons vous entretenir, sujet un tant soit peu délicat, mais que nous n'hésitons pas à aborder, parce qu'il faut réagir de toutes ses forces contre les tendances actuelles, qui ne tarderont pas à saper par la base ce que nous avons de plus cher: la famille.

» La femme d'aujourd'hui, sous prétexte d'émancipation, trouve séant et tout naturel de se donner des allures masculines et de copier l'homme en bien des choses.

» Ainsi, depuis quelque temps, la femme fait de la bicyclette au moins autant que l'homme, celles qui ne s'adonnent pas à ce sport (ici encore elles sont nombreuses), arborent hardiment le costume de bicycliste et n'hésitent pas à se présenter un peu partout dans ce singulier accoutrement, qui n'est rien moins que seyant.

» Devenue pédagogue, la compagne de l'homme se détache de plus en plus de son intérieur, en un mot, du foyer, la base de tout, puisqu'il est le centre de la famille.

» Au lieu de se préoccuper des soins du ménage, la femme cherche au dehors les éléments d'une vie factice et pleine d'imprévu, qui a le don de l'attirer et de la charmer.

» Si elle n'a aucune notion de cuisine, et ne sait même pas faire une soupe, mettre cuire un morceau de viande ou éplucher un légume, ce qu'elle considère être par trop « pot-au-feu », en revanche l'aplomb ne lui manque pas, accompagné d'une coquetterie généralement excessive et hors de proportion avec sa modeste position.

» Les couples prennent leurs repas au restaurant, la femme donne tout à faire au dehors, et bientôt on n'arrive plus à mettre les deux bouts ensemble.

» Si, par malheur, il survient un enfant, on a bien soin de l'envoyer prestement en nourrice, où on va le voir quand on en trouve le temps.

» Les charges devenant plus lourdes, la femme s'évertue à travailler au-dehors.

» De ce fait, la vie de famille n'existe plus, et quand arrive le dimanche, l'intérieur se trouve dépourvu des choses les plus nécessaires.

» Alors, on n'hésite pas à dépenser une bonne partie du gain de la semaine en achats de toutes sortes, attendu qu'il a été impossible d'apporter aucun soin à l'entretien du linge ou de menus détails qui constituent une partie de l'existence.

» A qui incombe la faute de cette nouvelle calamité qui nous menace?

» Aux mères de famille aussi maladroites qu'imprévoyantes, qui, ayant considéré leurs filles comme de petits phénix, n'ont pas voulu leur apprendre à mettre la main à « la pâte » de peur qu'elles se les saisissent.

» Aussi, après les avoir bien « élevées », la plupart d'entre elles ne peuvent descendre jusqu'à épouser un ouvrier, qui, du reste, serait malheureux comme les pierres du chemin avec une telle femme, chez qui le manque de savoir faire est largement compensé par les goûts excentriques et dispendieux.

» Nos femmes fin de siècle ressemblent en cela à un arbuste dont les rameaux se développent à profusion, mais qui, pour cette raison même, ne peut produire aucun fruit.

» Qui donc nous rendra la candeur et la simplicité de nos mères, dont on avait bien soin de faire des femmes utiles, — ce qui ne les empêchait pas d'être agréables, — au lieu et place de ces jolies poupées aux regards trop hardis et à la désinvolture par trop cavalière.

» Que la corolle de la fleur soit moins ouverte, que les pétales soient moins brillants, mais qu'il nous soit encore donné de retrouver dans le calice, c'est-à-dire dans le cœur, cette attirance, ce parfum énivrant d'autrefois dont nos pères furent heureux de se griser. »

Le pauvre petit. — Le fils de M. X. s'est fait naturaliser Français pour entrer dans la marine. On demande de ses nouvelles à son père.

— Oh! dit-il, le pauvre petit va maintenant être bien embarrassé pour nous écrire. Dans sa dernière lettre il nous annonce que son commandant a fait jeter « l'ancre ».

DAME ANASTASIE

On a, depuis un an, cassé pas mal de sucre sur le dos de la censure. Il faut dire qu'elle a tout fait pour cela. Il n'est pas d'excès qu'elle n'ait commis, sous prétexte d'en réprimer beaucoup moins répréhensibles; elle n'a manqué aucune occasion de mettre les pieds dans le plat, oh! mais jusqu'au genou. Seulement, comme la guerre l'a armée jusqu'aux dents, et quelles dents! il a fallu céder: Elle ne perd, du reste, rien pour attendre.

Pour le moment, on se borne à plaisanter, à chaussonner dame Anastasie. Cela doit pas mal l'agacer; mais elle fait bonne mine à mauvais jeu. C'est plus sage... et plus prudent.

Rappelons, à ce propos, les vers que voici de Gille, dans le *Pèle-Mêle*:

L'autre jour chez Anastasie
Un journaliste s'en allait
Pour soumettre à Sa Courtoisie
Un innocent entrefilet.

Ce dont il s'agissait... Q'importe!
Il ne citait ni noms, ni lieux.
Et tout en frappant à la porte
Il s'enhardissait de son mieux.

Mais dès qu'il ouït la cruelle
Cliqueter le ciseau d'acier,
Il lui vint une frayeur telle
Que, laissant là son court papier,